

On ne sait encore quelle lecture les écrivains britanniques proposeront de la pandémie qui a en ce printemps 2020 gagné le monde¹, mais on sait avec quelle énergie la littérature anglaise s'est toujours confrontée aux crises qui ont secoué la Grande-Bretagne.

Samuel Pepys se fit le chroniqueur attentif de la Grande Peste de 1665-1666 dans son journal ; les *War Poets* – Wilfred Owen, Rupert Brooke, Siegfried Sassoon – mirent le verbe poétique à l'épreuve de la Grande Guerre pour imaginer une langue empathique, à l'écoute de la dévastation des corps et des esprits. Au tournant du XXI^e siècle, la pandémie de

« se confronter au mal qui circulait dans les veines d'une société tout à coup ramenée à sa condition de corps politique vulnérable et meurtri. »

SIDA fut un test supplémentaire de la capacité de la littérature à comprendre un mal inconnu, qui tendait à la société un miroir implacable et la confrontait à ses refoulés identitaires les plus obscurs.

Will Self fut l'un des premiers écrivains britanniques à se confronter au mal qui circulait dans les veines d'une société tout à coup ramenée à sa condition de corps politique vulnérable et meurtri. *Dorian. An Imitation* (2002) réinventait le

mythe fondateur du Dorian Gray d'Oscar Wilde pour en faire une allégorie grimaçante de l'Angleterre de Margaret Thatcher, gangrenée par les faux-semblants de l'ultra-libéralisme. Alan Hollinghurst reprit le même schème allégorique deux ans plus tard dans *The Line of Beauty*. Portrait moins brutalement satirique que la farce mélancolique de Will Self, le roman de Hollinghurst plaçait ses pas dans ceux des écrivains – Charles Dickens, George Eliot, E.M. Forster... – qui, avant lui, avaient imaginé un roman sur l'état de l'Angleterre – « *a Condition of England novel* » – pour penser les souffrances, les craintes et les joies d'une société en mal de sens.

Couronné par le Booker Prize – le prix littéraire le plus prestigieux du Royaume-Uni –, *The Line of Beauty* n'est

« Chronique
attentive des
illusions perdues
d'une Angleterre
prise au piège
de ses propres
mensonges »

pas, contrairement à *Dorian*, une fable morale jetée à la face immonde de la société, quoique le roman ait suscité des réactions politiques hostiles lors de sa parution, signe qu'il faisait mouche. Chronique attentive des illusions perdues d'une Angleterre prise au piège de ses propres mensonges, le roman

embrasse la grande forme réaliste pour se tenir au plus près des émotions changeantes des cœurs et des corps, pour dire

la souffrance d'une société qui se meurt et sait aussi parfois se réinventer. Récit d'apprentissage et fresque sociale,

« La maladie y agit comme un révélateur des impasses politiques et comme aussi le conducteur des passions et des tendres affects. »

The Line of Beauty parle la langue ancestrale de l'allégorie et aussi celle moderne de l'introspection quand elle bruisse des murmures de l'âme. La maladie y agit comme un révélateur des impasses politiques et comme aussi le conducteur des passions et des tendres affects. Chambre d'échos de nos peurs et de nos espoirs, le roman de Hollinghurst

nous dit encore et encore que l'écriture nous fait habiter le monde, le dit et le pense pour nous en dévoiler la chair triste et exultante, la fragile évanescence et l'énergie foisonnante.

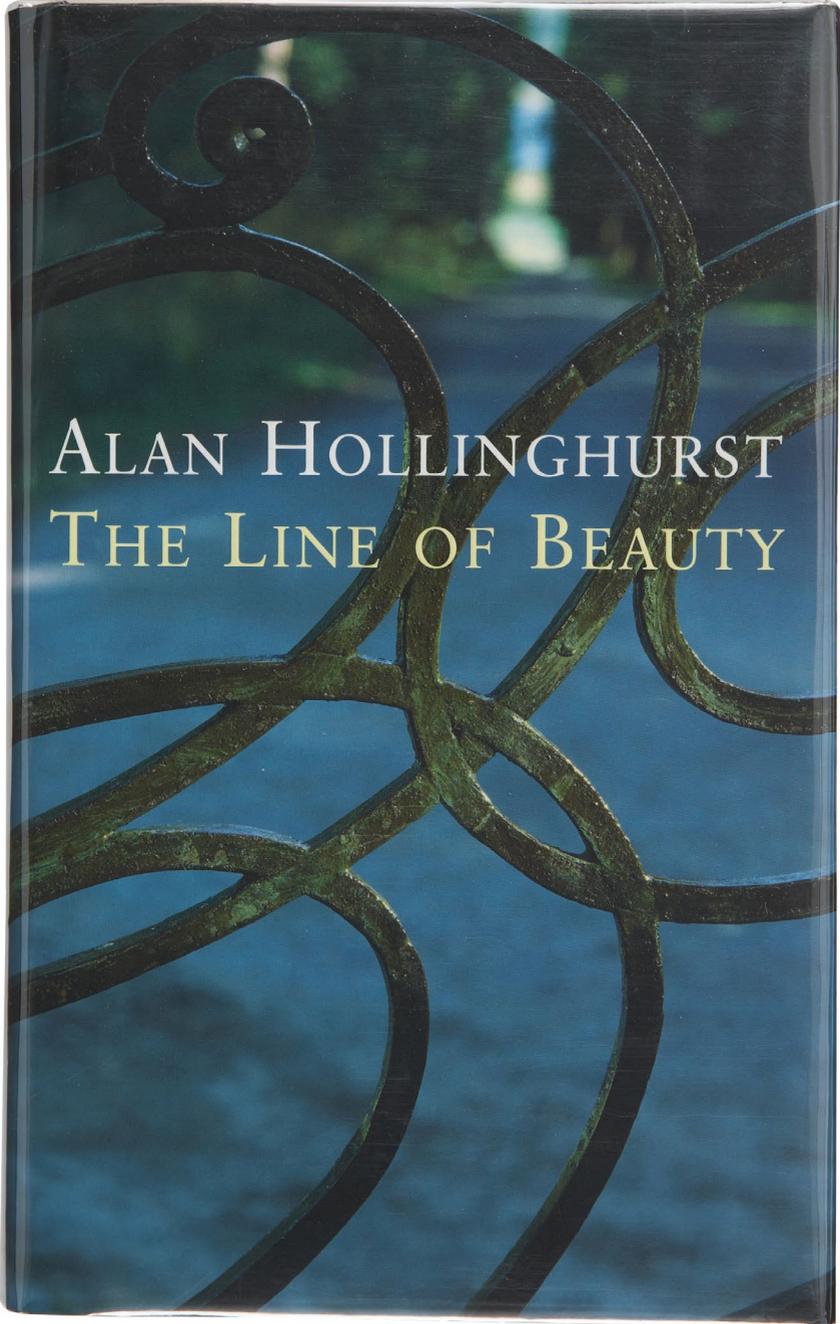
∞

Alan Hollinghurst, *The Line of Beauty*, London, Picador, 2004 ; *La Ligne de beauté*, trad. Jean Guiloineau, Paris, Le Livre de poche, 2008.

Will Self, *Dorian. An Imitation*, London, Viking, 2002 ; *Dorian : une imitation*, trad. Francis Kerline, Paris, Points, 2005.

Notes

- 1 On se doit de mentionner le poème que le Poet Laureate, Simon Armitage, vient juste d'écrire en réaction à la pandémie. Il peut être consulté depuis le 21 mars 2020 sur le site du *Guardian*. Carol Ann Duffy, précédente Poet Laureate, et la Manchester Writing School de la Manchester Metropolitan University ont également pris la belle initiative de solliciter des poètes à travers le monde entier pour le projet « *Write where we are now* ».



ALAN HOLLINGHURST
THE LINE OF BEAUTY

Catherine Bernard est professeur de littérature britannique et d'histoire de l'art à l'Université de Paris. Ses recherches sur l'histoire de la modernité esthétique l'ont amenée à se pencher sur le modernisme et aussi sur la littérature et les arts britanniques contemporains. Elle est, entre autres, l'auteur d'une traduction et édition critique d'essais de Virginia Woolf (*Essais choisis*, Gallimard, coll. « Folio classique », 2015) et de *Matière à réflexion*, paru aux Sorbonne Université Presses en 2018.

Déjà parus

N°1. *Le confinement, une retraite pour (re)découvrir la nature ?*

Bertrand Sajaloli & Étienne Grésillon

N°2. *Lire Giono au temps du confinement*

Denis Labouret

N°3. *Faire l'épreuve du corps collectif: impressions d'Outre-Manche*

Catherine Bernard

N°4. *Ariane et Barbe-bleue ou l'utopie de la délivrance*

Joël-Marie Fauquet

N°5. *L'angoisse face au coronavirus: un instrument politique et religieux*

Étienne Grésillon & Bertrand Sajaloli

Face à la situation inédite et si particulière que nous traversons, Sorbonne Université Presses donne la parole à ses auteurs et autrices. Des textes courts articulés autour de leurs objets de recherche et de leurs publications, mettant en perspective la crise actuelle au regard de différents thèmes abordés. Confinement, redécouverte de la nature et de soi-même, apport de l'art en période exceptionnelle, etc., autant d'écrits qui vous permettront de mieux comprendre et appréhender ces bouleversements.

© Sorbonne Université Presses, 2020
ISBN PDF : 979-10-231-1291-7
ISBN ePub : 979-10-231-1292-4

Illustration : Mathilde Tessier
Mise en page : 3ds, Emmanuel Dubois
Typographie Avara © Raphaël Bastide

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente, 75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

